PETITE BIBLIO
PAYOT
IRRÉSISTIBLES

CHARLES
DE PEYSSONNEL

PETITE CHRONIQUE DU RIDICULE

LES FRANÇAIS ONT-ILS CHANGÉ DEPUIS 1782 ?



« Si quelqu'un s'offense de mes tableaux, c'est qu'il s'y reconnaît. »

En 1782, l'ancien diplomate Charles de Peyssonnel (1727-1790) s'est amusé à rédiger une « critique délicate des ridicules qui nous environnent », jetant un regard lucide sur les travers de ses contemporains, qui pourraient tout aussi bien être les nôtres : difficultés avec les langues étrangères, embouteillages et folie immobilière, surproduction de livres inutiles, amour des chiens, orthographe à la dérive… Avec cette petite perle de la fin du XVIIIe siècle, le Français d'aujourd'hui va pouvoir joyeusement méditer sur lui-même !

Petite chronique du ridicule

Charles de Peyssonnel

Petite chronique du ridicule

Les Français ont-ils changé depuis 1782 ?

Édition établie, présentée et annotée
par Mario Pasa

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Illustration de couverture : © Félix Philippoteaux,
Les Gentilshommes du duc d'Orléans dans l'habit de Saint-Cloud (détail), 1839
Conception graphique : Sara Deux

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2007
et 2010, 2018 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92243-2

Présentation

L'histoire de cette joyeuse entreprise d'édition commence avec la lecture d'un volume de huit centimètres sur douze publié sans nom d'auteur en 1785 et portant un titre singulier : *L'Antiradoteur ou le Petit Philosophe moderne*[1]. Depuis plusieurs années, il niche avec d'autres de sa taille, et même de bien plus menus, dans l'antique bibliothèque vitrée d'un particulier. Sur des étagères interdites aux moins de cent quatre-vingts ans, tous coulent une vieillesse heureuse. En guise de Botox, ils sont régulièrement traités à la cire 213 recommandée par la Bibliothèque nationale de France. On évite cependant de trop les manipuler : si bien conservés soient-ils, ces ouvrages ont la peau

1. « À Londres, chez Emsley », lit-on sur la page de titre. À Paris, chez Royez, précise Antoine Alexandre Barbier (voir note 9, p. 13).

fragile et connaissent quelques problèmes d'articulations.

Pourtant ils ne reposent pas dans leur meuble en bois noirci telles des momies. Dépositaires de chefs-d'œuvre ou de simples curiosités littéraires, tous sont encore très diserts, et il n'est même pas nécessaire de se plonger dans leurs pages pour savourer une langue si délicieusement parfaite qu'elle ferait chavirer le cœur des adeptes de pratiques SMS et autres fétichistes du texto : il suffit de contempler ces petits volumes du dehors pour les entendre bavarder. Ils ont l'éloquence muette des objets précieux qui passent d'un propriétaire à un autre et voient se succéder plusieurs vies humaines. Ils prodiguent une bienveillance d'ancêtres chaque fois qu'un regard croise leurs reliures et qu'on lève le nez d'ouvrages fraîchement publiés, eux, mais pas aussi coquets ni aussi spirituels que ces vieux compagnons serrés les uns contre les autres sur leurs étagères.

De temps en temps, on ne résiste quand même pas à la tentation d'en ouvrir un précautionneusement, surtout si l'œuvre est inconnue et donc indisponible en édition courante. Voilà comment *L'Antiradoteur ou le Petit Philosophe moderne*, acquis il y a longtemps pour la singularité de son titre mais rangé aussitôt avec d'autres achats de livres anciens, s'est vu tiré de

sa retraite un jour de lecture contemporaine particulièrement ennuyeuse. L'« Avis de l'Éditeur » annonçait qu'il s'agissait d'une réédition abrégée et distillait quelques informations insolites pour une amorce d'enquête sur l'auteur :

« Cet ouvrage a déjà paru sous un titre assez vague, *Les Numéros* ; il a eu quelque succès, malgré le désordre qui se trouvait dans la distribution des matières, et beaucoup de redites ou d'inutilités. On a remédié à l'un et à l'autre de ces inconvénients dans l'édition qu'on en donne aujourd'hui. [...] L'auteur a dit dans une préface qu'il avait jeté ses idées sans ordre, sans suite, pour lui seul et pour ses amis ; il a mis sans doute de ce nombre le public, qui lui en a su quelque gré. "J'ai écrit librement, ajoute-t-il, sur les abus, les vices, les défauts et les ridicules qui m'ont frappé[2]." »

De prime abord il semblait très sympathique, cet anonyme soi-disant brouillon, et au fil des pages le fantôme sans identité se révéla plein de bon sens et d'humour pour décrire les mœurs de son temps. S'il y avait quelque « désordre » dans ses propos, c'est qu'on avait l'impression de l'entendre s'exprimer spontanément au cours d'une conversation chaleureuse où, en effet, le radotage n'avait pas sa place. Il méritait d'autant

2. *L'Antiradoteur ou le Petit Philosophe moderne*, p. V-VI.

plus le sous-titre de *Petit Philosophe moderne* qu'en bien des passages son œil perçant et amusé semblait avoir traversé le temps pour scruter nos concitoyens de ce début de XXIe siècle, pas si différents des citadins français de la fin du XVIIIe.

Cette impression se confirma lorsqu'il fallut explorer le corpus plus large dont *L'Antiradoteur* n'était que la réédition partielle[3]. Ce titre antérieur, *Les Numéros*[4], fut consulté cette fois dans une bibliothèque parisienne avant qu'on en découvre un exemplaire chez un libraire... de Bruxelles. Toujours pas de nom d'auteur pour ce livre en quatre parties : les deux premières avaient paru en 1782, la troisième s'y était ajoutée en 1783, la quatrième en 1784 – soit trois éditions en trois ans et un certain succès pour une œuvre que plus personne ne cite aujourd'hui, même dans sa version *Antiradoteur* de 1785[5].

On a puisé à notre tour dans *Les Numéros* pour en retenir vingt et un chapitres particulièrement savoureux sous le titre inédit de *Petite Chronique du ridicule*[6]. On a renoncé à certains

3. Avec vingt-huit chapitres sur cinquante-sept.

4. « À Amsterdam ; et se trouve à Paris, rue et hôtel Serpente [chez Gaspard Joseph Cuchet]. »

5. Alphonse Karr s'en serait pourtant inspiré dans la revue satirique qu'il publia à partir de 1839, *Les Guêpes.*

6. Neuf de ces « numéros » n'avaient pas été repris dans *L'Antiradoteur* et l'on s'est autorisé à leur donner des titres

thèmes datés comme le défrichement ou le mesmérisme afin de laisser éclater les couleurs de la peinture de caractères. Celle-ci instruira le lecteur sur les dernières années de l'Ancien Régime tout en lui évoquant la société de consommation dans laquelle il vit deux bons siècles plus tard : ce qui est vrai des Parisiens de 1782 ne l'est-il pas des Français d'aujourd'hui et plus généralement des Occidentaux ? Avec en poche cette « critique délicate des ridicules qui nous environnent et qui ne sont aperçus que de l'homme observateur[7] », on aura tout le loisir, au sens le plus ludique du terme, de méditer sur la pérennité du culte de l'ostentation, sur le comique de la « culture des apparences », quelle qu'en soit l'époque.

Certes, les dix-huitiémistes rangeront un tel recueil dans la « littérature de témoignage », mais ce terme presque technique est bien froid pour honorer comme il se doit un auteur qui nous délecte de sa prose épicée sur les citadins dans leurs maisons de campagne, la folie immobilière et les embouteillages à Paris, l'amour des

(entre crochets) ; aux autres on a laissé les titres qui leur avaient été attribués en 1785 dans ce même *Antiradoteur*. Sur les références précises de la présente édition, voir *infra*, p. 177-178.

7. *Les Numéros, op. cit.*, 3e édition, « Avis de l'Éditeur », Quatrième Partie, p. v.

chiens et du luxe, la consommation excessive de café, les déboires du courtisan, les fautes d'orthographe, la folie des modes, la surproduction de livres inutiles ou encore les désirs immodérés...

À dire vrai, on se fait si rapidement un ami de ce mystérieux narrateur qu'au terme d'une lecture aussi amusante et roborative on déplore que les présentations n'aient pas été faites dans les règles. Lui-même, au tout début de ses *Numéros*, revendique l'anonymat avec beaucoup d'élégance tout en s'adressant aux générations futures, donc à nous :

« J'écris par désœuvrement ; je prends la plume quand elle m'amuse ; je la quitte quand elle m'ennuie. [...] Je n'ai pas la plus petite intention de faire un livre. Si quelque jour mes feuilles accumulées en forment un, il deviendra ce qu'il pourra ; s'il voit le jour, il sera anonyme. Ainsi, son sort m'intéresse peu. Dans l'incognito, je ne puis être ni flatté des applaudissements, ni humilié des critiques. Si mon travail produit quelque fruit, je n'en saurai rien ; personne ne me le dira, et je mourrai avant de m'en être aperçu. Les livres de leçons, de préceptes, de maximes ressemblent aux palmiers : leur fruit est tardif et n'est jamais cueilli par la même main qui les a plantés[8]. »

8. *Les Numéros*, *op. cit.*, Première Partie, p. 3-5.

Un auteur qui assure ne pas vouloir faire de livre et ne pas rechercher la gloire... Fausse modestie, peur de la censure ou authentique sincérité d'un honnête homme qui rejette pour lui-même ces vanités qu'il raille chez les autres ? La Bruyère a dit dans ses *Caractères* que « l'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont l'on se moque », mais, quoi qu'il en soit, après plus de deux cent vingt ans il y a prescription, et c'est bien la raison pour laquelle on ne laissera pas le lecteur d'aujourd'hui cueillir les fruit tardifs de cette *Petite Chronique du ridicule* sans lui avoir révélé l'identité du rédacteur : Charles de Peyssonnel, né à Marseille en juillet 1727 et mort à Paris en mai 1790[9].

Du côté paternel, il appartenait à une vieille famille de médecins marseillais d'origine napolitaine. Son grand-père avait courageusement

9. Sur l'attribution des *Numéros* et de *L'Antiradoteur*, voir : Antoine Alexandre Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes* [1806-1809], 3e édition revue et augmentée, 4 volumes, Paris, 1872-1879, t. I, p. 223, et t. III, p. 589 ; Paul Lacombe, *Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs (1600-1880)*, Paris, 1887, p. 38 (no 242) et p. 41 (no 257).

On rencontre parfois Peyssonnel sous les prénoms de Claude Charles, mais c'est le seul Charles qui est retenu dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, dans ceux de bien des bibliophiles et dans la plupart des notices historiques ou bibliographiques du XIXe siècle.

tenté d'endiguer la peste qui ravageait la cité phocéenne en 1720, mais il en mourut. Son oncle Jean André Peyssonnel, qui s'illustra en découvrant que le corail était un organisme vivant, est mentionné par Jules Verne dans *Vingt Mille Lieues sous les mers.* Son père, né en 1700 et portant lui aussi le prénom de Charles, fut avocat avant d'entreprendre une carrière diplomatique. Nommé en 1735 secrétaire d'ambassade à Constantinople, ayant pris part à la rédaction du traité de Belgrade (1739) – ce qui lui valut de recevoir du roi une pension et du pape un titre de comte –, ce fin lettré s'illustra comme « antiquaire », c'est-à-dire comme archéologue et historien d'art de l'Antiquité. D'Asie Mineure il rapporta notamment des inscriptions sur marbre pour les collections du roi. Devenu en 1747 consul à Smyrne (aujourd'hui Izmir), il fut en 1754 ambassadeur intérimaire auprès de la Sublime Porte.

Difficile d'être le fils de ce grand personnage mort à Smyrne en 1757, qui cofonda l'académie des belles-lettres de Marseille et fut associé libre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. D'ailleurs, les notices des dictionnaires du XIXe siècle présentent systématiquement Charles de Peyssonnel junior comme « fils du précédent » et décrivent son itinéraire dans les pas de son père. Parmi elles on retiendra

ce délicat portrait perdu dans la *Biographie universelle ancienne et moderne ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*[10] :

« Fils du précédent, né en 1727 à Marseille, fut destiné par son père à lui succéder dans la carrière diplomatique, et, après avoir terminé ses études avec distinction, alla le joindre à Smyrne, où il remplissait la place importante de consul général. À son exemple, il s'appliqua à l'étude de la numismatique et fit en 1750 un voyage à Thyatire, aujourd'hui Akhissar, et à Sardes [en Asie Mineure], dont il rapporta un grand nombre de médailles et d'inscriptions. Nommé en 1753 consul en Crimée, il passa en 1757 avec le même titre à La Canée, dans l'île de Candie [Crète], d'où il adressa au ministère des mémoires importants sur le commerce de la mer Noire et sur les moyens de le rendre plus avantageux à la France. Ses talents lui méritèrent d'être appelé en 1763 à la place de consul général à Smyrne : il la remplit pendant vingt ans, et, ayant obtenu sa retraite, vint à Paris, où il passa les dernières années de sa vie,

10. Sous la direction de Louis Gabriel Michaud, 45 volumes, Paris, Leipzig, 1854-1865.

occupé de rédiger les observations que lui avait permis de faire une longue expérience de la politique des cabinets de l'Europe. Il y mourut presque subitement en mai 1790. Peyssonnel joignait à l'érudition beaucoup d'esprit ; son style est à la fois naturel et énergique[11]. »

« Naturel et énergique », son style l'est en effet quand il s'agit de croquer les Français de 1782 sur le vif, mais ce même compagnon si divertissant qui, au fil de sa plume, nous guide à travers Paris est aussi et surtout l'auteur d'ouvrages fort érudits, voire austères : *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*[12], parfois attribué à son père, qui lui en a peut-être fourni la matière ; *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*[13], dédié à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était correspondant[14] ; *Traité sur*

11. *Biographie universelle ancienne et moderne...*, *op. cit.*, t. XXXII, p. 659-660.

12. Paris, Desaint et Saillant, 1754.

13. Paris, Tillard, 1765.

14. De même qu'il était membre honoraire de la Société des antiquaires de Cassel, et associé des académies de Lyon, Dijon et Marseille. (Voir, de Joseph Marie Quérard, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers, qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIIIe et XIXe siècles*, 10 volumes, Paris, 1827-1839, t. VII, p. 110-111.)

le commerce de la mer Noire[15] ; *Examen du livre intitulé « Considérations sur la guerre actuelle des Turcs », par M. de Volney*[16], où il défend en 1788 la présence des Turcs en Europe pour faire contrepoids aux ambitions de la Russie – « de tous les écrits de M. de Peyssonnel, celui qui a fait le plus de fortune[17] ».

C'est là de la géopolitique avant l'heure, et la rédaction des *Numéros* a dû paraître en comparaison à leur auteur une activité particulièrement récréative. Mais les chapitres qu'on en reprend aujourd'hui dans *Petite Chronique du ridicule* ne sont légers qu'en apparence : Peyssonnel ayant passé nombre d'années hors de France, on ne s'étonnera pas qu'il ait pu porter un regard aussi pénétrant sur son pays natal – l'œil neuf d'un voyageur étranger, pour ainsi dire, avec ce recul indispensable à l'humour instructif.

Malheureusement pour lui, si 1782 fut l'année de parution des deux premières parties de ses *Numéros*, elle fut aussi celle des *Liaisons dangereuses* de Laclos, celle des *Confessions* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire* de Rousseau.

---

15. 2 volumes, Paris, Cuchet, 1787.

16. Amsterdam, 1788.

17. *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne*, septembre 1788 (« périodique » manuscrit initié notamment par Grimm et Diderot, 1753-1790).

Peyssonnel publia sa quatrième partie en 1784, mais de cette année-là on a retenu la mort de Diderot et la première représentation officielle du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

Dans la « littérature de témoignage » sur les derniers temps de l'Ancien Régime, la postérité lui a préféré de même l'auteur d'une œuvre monumentale : Louis Sébastien Mercier et les six cent soixante-quatorze chapitres de son *Tableau de Paris* (1781-1788), dont le succès rapide a certainement inspiré Peyssonnel. De fait, rentré en France pour y être un « homme observateur » après s'être consacré aux antiquités, aux affaires diplomatiques et aux Turcs, notre Marseillais pouvait reprendre à son compte ce que proclamait Mercier dans sa préface :

« Je me suis occupé de la génération actuelle et de la physionomie de mon siècle, parce qu'il est bien plus intéressant pour moi que l'histoire incertaine des Phéniciens et des Égyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. [...] La connaissance du peuple parmi lequel il vit sera donc toujours la plus essentielle à tout écrivain qui se proposera de dire quelques vérités utiles propres à corriger l'erreur du moment. »

Mais bizarrement, en 1789 ça n'est plus sur la société française que se penche Charles de Peyssonnel : il retourne à ses considérations